

A black and white close-up portrait of Geneviève Delaboudinière. She has dark, wavy hair and is looking directly at the camera with a neutral expression. Her hands are resting on her cheeks, framing her face. She is wearing a light-colored, possibly white, garment with a ruffled collar. The background is softly blurred.

GENEVIÈVE DELABOUDINIÈRE

Femmes de France
Femmes de feu

P O R T R A I T S

EdB

Du V^e siècle à nos jours, de sainte Geneviève à Ève Lavallière ou Yvonne de Gaulle, l'Histoire de France est jalonnée de figures remarquables.

À travers douze portraits de femmes engagées et audacieuses, Geneviève Delaboudinière met en lumière la force combattive qui anime les femmes d'hier et d'aujourd'hui lorsqu'elles agissent selon leur foi et leurs convictions.

Épouses ou filles de roi, reines, comédienne, saintes populaires ou femmes inconnues, elles ont en commun d'avoir eu un destin extraordinaire et de nous offrir un témoignage de vie inspirant.



Geneviève Delaboudinière, née à Casablanca, a passé son enfance entre la Corse et le Maroc. Mariée à un officier de Marine et mère de 3 enfants, les nombreux voyages lui ont fait mesurer la force et le courage des femmes de tous les pays où ils ont séjourné, de la Nouvelle-Calédonie aux Seychelles en passant par la Chine.

De retour en Corse après 27 déménagements, elle écrit pour ouvrir des perspectives aux femmes d'aujourd'hui, loin des stéréotypes du passé et du présent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle est donc parfaitement une épouse pour Joseph ; avec Jésus, elle est pleinement mère. Nous nous disons sans doute la même chose pour l'éducation de son fils : il est parfait, donc pas de problème ! Oui, mais... peut-on oublier le moment où Jésus enfant « se sauve » pour aller au Temple ? Jésus lui est confié par Dieu ; elle le perd. Elle croit donc avoir failli à la mission qui lui a été confiée. Il a beau être Dieu, il est avant tout son enfant et le cœur maternel de Marie saigne en cherchant son fils. Elle a pleuré. Lorsqu'elle le retrouve, soulagée, heureuse, elle associe totalement son époux à l'événement : « *ton père et moi* » (Lc 2, 48). Elle est mère et épouse, vivant pleinement avec Joseph la peine et la joie. Nous ne sentons aucun reproche comme : « C'est toi qui aurais dû le surveiller. » Toute à la joie des retrouvailles, Marie n'est à aucun moment accusatrice, ni avec Jésus, ni avec Joseph. Elle a le regard de Dieu pour chacun de ceux qui l'entourent.

Comment ne pas évoquer un autre événement douloureux, lorsqu'ils doivent fuir en Égypte avec Jésus bébé ? Une nouvelle fois, Joseph a été averti en songe sur ce qu'il convient de faire : « *Prends l'enfant et sa mère, et pars en Égypte* » (Mt 2, 13). Marie écoute son époux, lui fait confiance. Ils partent à dos d'âne et, par son obéissance, elle donne à Joseph la possibilité de développer toute sa grâce de chef de famille. C'est dans cette confiance réciproque, nourrie en Dieu et soumise à Lui, que l'un et l'autre exercent pleinement leur rôle. Les voilà en Égypte avec leur enfant, exilés pendant plusieurs années ; ils y mènent une vie de travailleurs émigrés, sans SAMU, sans Sécurité sociale, sans garde-côtes et sans ONG. Mais ils sont unis par un amour d'époux et d'épouse, un amour puisé en Dieu, inaltérable et infini.

Marie, nous pouvons la prier pour toute chose dans notre vie, en premier lieu sans doute pour notre pays qu'elle aime infiniment ; qu'elle intercède pour que des hommes de bonne volonté gouvernent sagement la France.

Nous pouvons également lui demander son aide pour notre conjoint et pour nos enfants ; en tant que maman du Ciel, nous pouvons lui confier toutes les choses féminines qui nous préoccupent, y compris notre garde-robe !

Première partie

LES FONDATRICES

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous ne pouvons douter que la cour ait été raffinée et que, peu à peu, Clotilde y a imprimé sa griffe. Les soirées passées ensemble étaient remplies des récits des événements de la journée. Clotilde aimait beaucoup la vie de Jésus et se nourrissait de la lecture de l'Évangile, lecture qu'elle devait faire partager à son époux. Si on ne considère pas cette possibilité dans la vie de Clovis, on fait de Dieu un magicien, ce qui est contraire à notre foi. Clovis a été, petit à petit, éduqué à l'histoire sainte par son épouse et par Rémi, souvent invité à la table royale.

Cependant, l'événement capital de la vie de Clovis et de Clotilde se situe à la bataille de Tolbiac en 496. L'armée de Clovis affronte les Alamans, mais la bataille est inégale et le roi voit ses hommes mourir devant lui. Ému et affligé par tant de pertes, il se tourne vers Dieu en disant : « Dieu de Clotilde, si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. » À ce moment, le chef des Alamans est tué d'une francisque ; c'est la débandade de ses troupes qui s'enfuient. Les Francs les soumettent. La victoire obtenue après la prière adressée à Dieu est le point décisif de la conversion de Clovis.

Ne voyons pas là pour autant un coup de baguette magique ou un pari osé de Clovis. On ne peut pas croire non plus à une Clotilde passive pendant que son époux est à la guerre. Cette conversion est le résultat de longues discussions pendant les veillées avec Clotilde, Geneviève et Rémi ; elle est le fruit de leurs prières. Il n'y avait à l'époque ni télévision ni tablette ni téléphone, et les dîners et soirées donnaient lieu à bien des échanges !

Clovis honore la promesse faite à Dieu et demande à être baptisé. Il va voir un ermite, ancien soldat converti, qui le

conduit sur le tombeau de saint Martin et l'accompagne dans son chemin de réflexion. C'est une conversion progressive chez ce roi guerrier. Clovis doit s'adresser à son peuple pour qu'il accepte son baptême car l'unité religieuse fait la nation. Après son témoignage, tous demandent à être baptisés ! Mais, pour recevoir le baptême, Clovis lui-même et ses hommes doivent suivre l'enseignement de Rémi à Reims.

La catéchèse dure deux à trois ans. Eh oui ! Il est bon de voir que ce qui est vrai aujourd'hui l'était aussi au temps du premier roi des Francs. Plus de deux ans après la victoire de Tolbiac, le 25 décembre 498, avec son peuple, Clovis reçoit donc le baptême lors duquel Rémi prononce ces mots célèbres : « Abaisse humblement ton cou, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Le royaume des Francs est né.

Clotilde apporte douceur et aménité à un époux qui vivait dans un monde violent et rude. Sûre de la foi de son époux, elle l'a encouragé à construire une basilique en l'honneur des saints apôtres, où leur amie Geneviève a d'abord été ensevelie et Clovis ensuite. Elle est la première reine des Francs et, plus que tout, la sainte patronne de la monarchie franque. Elle a baigné la terre de France de ses prières, de ses souffrances et de ses invocations à Dieu.

Hélas, lorsque son époux meurt, ses enfants entrent en guerre contre les Burgondes, leurs cousins, par esprit de vengeance. Son fils Clodomir est tué avec ses enfants, à l'exception de Clodoald qui est devenu saint Cloud. Ses enfants s'entredéchirent pour le pouvoir. Elle ne veut plus de cela, elle qui a connu l'horreur de la guerre dès son enfance. Tout ce que Clotilde souhaite est d'être la servante de Dieu et elle se retire dans la basilique Saint-Martin.

Clotilde est la mère d'une lignée royale. En 1793, son corps aurait été incinéré pour éviter la profanation par les Révolutionnaires qui s'acharnaient sur la châsse de Sainte-Geneviève. Ses cendres sont conservées à l'église Saint-Leu, à Paris, et un reliquaire lui est attribué à l'église Saint-André de Chelles.

Clotilde fut donc épouse, mère, fille de roi et reine de France. À aucun moment, elle n'a dérogé à son rôle ni refusé ce que Dieu lui demandait. Elle est la protectrice des boiteux ; elle est invoquée contre la fièvre et contre la mort subite du nourrisson. Elle est, c'est évident, beaucoup sollicitée pour les maris mécréants. Prions-la pour notre patrie, pour que la France, fille aînée de l'Église, ne renonce pas aux promesses de son baptême, mais qu'elle en soit fière.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VICTOIRE DE LA ROCHEJAQUELEIN (1772-1857)

Il paraît bien difficile, en évoquant dans ces quelques pages la vie héroïque de femmes ordinaires, de passer sous silence un épisode douloureux de notre Histoire de France : la guerre de Vendée, cette guerre fratricide qui vouait le peuple vendéen à l'extermination. Au cours de cette ignoble période, il y eut des êtres exceptionnels, des héros qui ont choisi de donner leur vie pour servir Dieu et le Roi. J'ai voulu présenter en quelques lignes Victoire de Donnissan qui s'était mariée avec Louis de Lescure, puis, devenue veuve, épousa en secondes noces Louis de La Rochejaquelein, frère d'Henri. Ces deux noms sont célèbres dans l'histoire du Bocage, mais leur épouse est souvent passée aux oubliettes. Cependant, elle a eu la bonne idée d'écrire ses Mémoires, ce qui permet de retracer fidèlement son parcours et de lui redonner sa place entre ces deux hommes qui sans elle n'auraient pu être ce qu'ils sont devenus.

Victoire est fille unique, née à Versailles d'une famille très proche du roi. Ses parents, M. et Mme de Donnissan, s'établissent dans le Médoc à la fin de 1789. C'est là qu'elle épouse par amour, en 1791, Louis de Lescure, un cousin érudit mais désargenté, homme pieux, honnête et fidèle au roi. La situation politique se dégradant, M. de Lescure décide d'émigrer en Angleterre et, durant l'été, « monte » à Paris, accompagné bien sûr de son épouse qui attend leur premier enfant. C'est une

période où la violence se déchaîne dans la capitale. Ils y assistent, impuissants et ahuris, se trouvant le 10 août 1792 sur les Champs Élysées où plus de mille personnes sont massacrées.

Être témoins de tels événements les a anéantis. Ils choisissent de revenir dans le Poitou au château de Clisson avec la détermination de défendre le roi et Dieu. Bon nombre de gens, ayant fui Paris et la fureur des révolutionnaires, y sont accueillis. Les gens du Bocage (Poitou, Anjou et Comté nantais) ne vivaient pas dans l'opulence, à l'inverse d'autres régions ou de Paris. Les gentilshommes étaient proches des paysans ; les métayers et les propriétaires avaient établi des relations de confiance, ce qui explique bien pourquoi les paysans ont suivi l'engagement des royalistes. Ce peuple uni, pieux et travailleur, est offusqué par les persécutions contre les prêtres et les nombreux massacres des gens fidèles au roi. Dans cette atmosphère pesante, la nouvelle tombe : le roi Louis XVI a péri sur l'échafaud.

Stupeur, chagrin et colère : le Bocage se soulève. Quand elle apprend que la lutte prend un tour défavorable, Victoire rejoint son époux qui a pris la tête d'une armée réunie à la hâte. Malgré sa grossesse, la fatigue et les risques encourus, elle reste près de lui et soutient ceux qui se battent, donnant l'exemple, se dévouant de façon incessante sans mesurer sa peine. De nombreuses femmes se joignent aux hommes pour se battre, soit parce qu'elles ont vu un des leurs tomber, soit parce que se révèle en elles un caractère de guerrières et qu'elles ne veulent rien céder aux révolutionnaires. Lorsqu'elles n'étaient pas au combat, les femmes remplaçaient les hommes au village et ne rechignaient pas à la tâche. Bien peu de ces jeunes femmes sont connues, aussi faut-il rendre hommage et saluer le courage de

deux d'entre elles, mentionnées par Victoire : Jeanne Robin et Renée Bordereau, mortes pour défendre Dieu et le roi.

L'armée vendéenne essaie de se constituer sous l'égide de Louis de Lescure, Henri de La Rochejaquelein, Bonchamps, Charette, Elbée, Stofflet, Cathelineau. Si des corps d'armées se levaient un peu partout, ils n'étaient pas organisés, agissant sans ordre, sans grande prudence et sans calcul. Seul le but commun comptait : rétablir Dieu et le roi. Le courage et la piété ne leur faisaient pas défaut, mais bien la science de la guerre. À la bataille de Saumur, Louis est blessé ; de son brancard, il continue à donner conseils et ordres à ceux qu'il commande. Victoire est à ses côtés, le soigne, fait et refait ses pansements, l'encourage, le console, assistant impuissante à l'agonie de son époux.

Son époux mort, elle doit l'abandonner près d'Ernée, de peur de voir son tombeau profané ; aujourd'hui encore, on ne sait pas où repose sa dépouille. Je me dois de parler de lui parce que, unis comme ils l'étaient par le sacrement de mariage, il ne fait aucun doute que l'un comme l'autre a puisé sa force dans un amour incommensurable : Louis était un homme bon, intelligent et instruit. Il haïssait la violence, l'injustice des combats ; il est dit qu'il n'a jamais tiré sur un homme et que ses pistolets n'étaient pas chargés. Sa réputation a franchi toutes les frontières : il est appelé le Saint du Poitou. Nous savons par différentes sources qu'il n'a jamais maltraité ni laissé périr un prisonnier, malgré les massacres perpétrés par les Républicains. Il est mort en donnant sa vie pour sa cause, pleurant de laisser son épouse seule avec leurs enfants.

Malgré sa peine, la faim, la soif, le froid, la grossesse, la fatigue, Victoire poursuit inlassablement sa route avec les autres, laissant systématiquement sa place à des plus démunis par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fois encore, elle a omis d'appeler sa belle-fille. Richard est enterré à Fontevraud et il n'est même pas sûr que Bérengère ait pu assister à l'enterrement. Nous préférons penser que oui pour consoler cette pauvre petite reine dans nos cœurs.

La mort de Richard laisse le trône vacant pour Jean sans Terre, mauvais homme, jaloux, querelleur, qui refuse d'honorer les dispositions de son frère à l'égard de Bérengère. Heureusement, Philippe II Auguste reconquiert peu à peu les territoires gagnés par Richard ; il donne à Bérengère la ville du Mans et 37 paroisses en échange de la Normandie. Le roi de France a connu Bérengère pendant la croisade et a été ému par cette jeune femme sans cesse évincée et très pieuse. Il décide donc de fêter avec elle son arrivée dans la ville du Mans et de donner un peu de lustre à la vie de cette jeune femme belle, mais effacée. C'est un triomphe pour Bérengère ; les habitants lassés des guerres sont heureux de se retrouver pour enfin un événement festif. Tout le peuple est en liesse. Tous, non ! Les chanoines font grise mine à l'intérieur de la cathédrale car l'arrivée de cette femme que sa réputation a précédée est un obstacle à leur enrichissement, leurs privilèges et leurs prérogatives.

Fort heureusement, Bérengère trouve un appui en l'évêque Hamelin qui la soutient dans son bras de fer avec les clercs. Nous l'avons vu, elle est instruite, généreuse, et veut gérer ses biens en chrétienne. La prière rythme sa vie. Elle s'emploie à construire, éduquer, former, protéger le peuple. Hélas, Hamelin doit quitter Le Mans et il est remplacé par l'évêque Maurice, qui est loin de se soucier de son rôle de pasteur et n'a sans doute jamais eu la vocation pour servir ni Dieu ni les hommes. La situation est à ce point critique que Bérengère craint pour sa vie et doit se réfugier à Thoré. Elle y reste quelque temps jusqu'à ce soit trouvé un arrangement, moyennant espèces sonnantes et

trébuchantes pour régler son retour avec les chanoines, ce qui n'est hélas pas à la gloire de l'Église.

Malgré leurs comportements douteux, Bérengère fait confiance à ces hommes d'Église. Ainsi a-t-elle été éduquée et lorsqu'ils doivent restaurer et agrandir la cathédrale du Mans qui s'est effondrée, elle leur fait don d'un terrain et d'une coquette somme pour financer les travaux. Nous ne pensons pas qu'elle en ait été remerciée car aucun document n'en fait état ; mais nous savons que, lorsqu'elle se retrouva à court d'argent parce que Jean n'honorait pas ses dettes, non seulement elle ne reçut pas d'aide, mais ces messieurs allèrent jusqu'à lui fermer les portes de la cathédrale lors d'une procession des Rameaux.

Bérengère ne peut assister à la sainte messe ; les Manceaux sont outrés d'une telle attitude qui n'est pas à l'honneur de l'Église ! Prière, confiance, amour, elle accepte l'humiliation et se réfugie dans la chapelle de Saint-Pierre-la-Cour où sont gardées des reliques de sainte Scolastique à qui elle confie ses chagrins. Ces reliques sont aujourd'hui à l'église Saint-Benoît au Mans où il est possible de les vénérer.

Bérengère est appelée « la bonne dame du Mans ». Le roi Philippe II Auguste lui manifeste un grand attachement et la protège : quand Jean sans Terre meurt, son successeur Henri III reprend le versement des subsides qui lui sont dus. Elle entreprend alors la construction de l'abbaye cistercienne de l'Épau pour être fidèle à la mémoire de sa famille, son père et son frère ayant été les protecteurs de cet ordre en Navarre. Bérengère souhaite y être enterrée, mais elle meurt avant la fin de la construction et son corps est déposé dans une fosse ! Elle connaît donc dans la mort le même délaissement que dans sa vie.

Veuve jeune et sans enfant, elle est restée fidèle à son amour, ne cessant d'intercéder pour lui. Point de remariage, car son

cœur était à Richard. Pendant ses démêlés avec les chanoines et l'évêque, plus enclins à obtenir de l'argent qu'à prier le ciel pour le bien de la terre, elle a été soutenue par les papes successifs qui ont su déceler en elle une âme d'exception. Elle a lutté au nom de la justice, priant et s'opposant fermement aux hommes d'Église qui se montraient infidèles aux commandements de Dieu. Elle a craint Dieu, mais n'a pas eu peur des hommes.

Au moment de la Révolution, l'abbaye fut vendue et transformée en grenier à blé. Le gisant de Bérengère avait été déplacé. Un historien anglais à la recherche des rois anglais morts en France l'a découvert sous un tas de blé, sérieusement endommagé. Sa sépulture avait été violée et les ossements de la reine furent retrouvés dans une boîte. Après d'autres pérégrinations, elle retourne de la cathédrale du Mans à l'abbaye de l'Épau où elle repose actuellement. En 1984, la reine Elizabeth II d'Angleterre s'y est rendue et, devant le gisant de la reine, a prononcé cette phrase : « Que Bérengère et Richard soient maintenant réunis après tant de siècles de séparation ! »

Nous pouvons la prier pour les épouses délaissées, pour les jeunes veuves, pour les relations entre belles-filles et belles-mères trop possessives et pour la ville du Mans qui fut si riche historiquement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sans but, d'errances, jusqu'au jour où elle découvre le théâtre. C'est pour elle une révélation, elle a trouvé sa voie et décide de partir à Paris tenter sa chance.

Elle a en poche audace et courage, mais bien peu d'argent. Au hasard de ses vagabondages dans les rues de la capitale, elle voit une pancarte : « Diction, chant, danse », s'inscrit et, pour payer ses cours, chante dans les cabarets et des beuglants le soir. Son professeur, étonné, séduit par les capacités de son élève, lui propose de rencontrer un directeur de théâtre. Celui-ci, conquis, l'engage sur-le-champ pour un petit rôle. Par un heureux concours de circonstances, elle remplace au pied levé un comédien dans le rôle d'Oreste. Malgré le défi de jouer un rôle masculin, elle est tout de suite à l'aise sur scène, sa voix à la gamme très étendue livre des intonations inédites : c'est un succès immédiat.

Ève est jeune, fraîche, jolie, talentueuse et, comme dans le couplet suivant de la chanson réaliste, elle a beaucoup d'amants qui lui assurent un grand train de vie. Elle devient la star incontournable de son temps. Tout le monde veut l'inviter, la recevoir, la gâter. Elle accueille les hommages des grands de ce monde : le prince Henri de Bavière, les rois du Portugal et d'Espagne... Les rivières de diamant coulent à son cou. Et, cependant, dans ce moment de pleine gloire, lorsqu'un impresario lui demande d'écrire en quelques mots sa biographie, elle lui envoie ceci : « Du sang, un drame affreux, l'enfer sur la terre, un enfer plus cruel que la mort et, au bout de tout ça... Ève Lavallière : fantaisiste. »

La fin des représentations provoque en elle une grande amertume due à une insatisfaction, profonde malgré ses innombrables succès. Elle cache de moins en moins que l'idée de la mort la hante. Pourtant, les auteurs à la mode écrivent pour

elle : Robert de Flers, Alfred Capus, Gaston de Caillavet, tous veulent la voir interpréter leurs œuvres. Or, cela ne la comble pas. Il y a en elle un vide qui reste inassouvi. Au cours de l'année 1910, une nouvelle épreuve frappe. Malade, elle doit subir une opération assez grave.

En pleine gloire humaine, elle entre à la clinique des sœurs du Saint-Sauveur. Si l'opération se déroule normalement, les suites en revanche ne sont pas très bonnes et Ève sent la mort rôder autour d'elle. Peu de sœurs dans cette clinique connaissent la popularité et la renommée de la comédienne. Devant leur dévouement, leur joie, leur sens du service, Ève touchée raconte à l'une d'entre elles l'histoire de sa vie, sans mentir, lui déclarant au cours d'un échange : « Ce n'est pas de mourir que j'ai peur, je ne suis pas heureuse sur cette terre. Ce qui me préoccupe, c'est de faire une bonne mort. Je suis comédienne, mais avant tout je suis chrétienne et je veux finir comme telle. »

Le médecin lui demande de rester douze jours sans recevoir aucune visite. Cet isolement est nécessaire au processus de guérison. Elle met ce temps à profit pour avoir des échanges spirituels avec Sœur Baptiste. Cette sœur ne sait rien de la comédienne (Internet n'existait pas) et Ève peut parler très librement, retrouvant les délices des éléments du catéchisme de son enfance ; tout revient à sa mémoire et elle sent une protection impalpable de Dieu dans sa vie douloureuse. Elle se livre à la religieuse et cette parenthèse dans sa vie de mondainités lui fait toucher le sens véritable de l'existence.

Puis, après douze jours sans visites, la porte s'ouvre sur le monde. Admirateurs et journalistes arrivent : la comédienne réapparaît ! Pourtant, à deux journalistes, elle parle de son approche du Ciel avec beaucoup de sincérité car Ève demeure au fond d'elle-même une petite fille éblouie par les choses du

monde céleste. Deux articles paraissent et c'est l'occasion de quolibets, d'ironies et de moqueries peu amènes. Ève part en convalescence à Évian et, ayant entendu parler de l'archevêque de Paris, lui demande d'être son directeur spirituel. Ce dernier, hélas, très soucieux d'éviter tout scandale, rejette sa demande. Elle est blessée dans son orgueil, peinée, et saisit ce prétexte pour s'éloigner de la foi, reprendre sa vie au théâtre, se remettre à faire tourner les tables ; elle oublie ses entretiens célestes avec Sœur Baptiste.

Comme une vie sans amour n'est pas possible, elle le rencontre sous les traits de Ferdinand Samuel, le directeur du Théâtre des Variétés, dont elle a une fille, Jeanne. La guerre arrive. Ève décide de fuir en Angleterre avec sa fille, mais Samuel meurt et sa fille fugue. C'est le début d'une descente aux enfers ; elle fait deux tentatives de suicide. Là encore, la Providence veille sur elle en la personne de Leona, une jeune fille qui s'est prise d'affection pour elle et décide d'être son ange gardien. Les théâtres fermés au début de la guerre rouvrent en 1916 ; elle remonte sur scène et le théâtre la ramène à la vie. En 1917, sa santé lui joue des tours et elle part se reposer avec Leona. Elles trouvent à louer un château. Cette demeure, propriété de deux enfants orphelins, est gérée par l'abbé Chasteignier.

Les jours s'écoulaient calmement en Touraine. Cependant, la vie est faite d'une accumulation de petits événements insolites qui, souvent, concourent au bien de la personne et qu'il nous faut apprendre à décrypter. Ainsi, une anecdote est sans doute à l'origine de bien des changements dans sa vie. La guerre entraîne son lot de restrictions. Circulant dans la propriété, Ève trouve un cerisier bien fourni dont elle mange les fruits à satiété. Le prêtre la surprend ; soucieux du bien de ses enfants, il lui dit : « Je vous loge, mais je ne vous nourris pas. » Ève, en bonne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prier pour obtenir de rester dignes en tout temps et ne jamais céder à la mode du jour.

**SOPHIE-CHARLOTTE,
DUCHESSÉ D'ALENÇON
(1847-1897)**

Qui ne connaît pas Élisabeth d'Autriche ? Quelle petite fille n'a pas rêvé, en regardant les films de la vie de Sissi si joliment incarnée par Romy Schneider, d'être une princesse ? Si Élisabeth est familière à notre mémoire, peu d'entre nous connaissent Sophie-Charlotte, sa sœur. Elle était née pour vivre une vie de rêve et avoir une vie de princesse. Mais sa route ne fut pas toute droite et nous allons voir au fil de son histoire combien les embûches, les chutes, les dérapages, les joies, l'amour, la repentance ont conduit cette jeune femme à faire le don de sa vie. Les vicissitudes traversées dans son existence en font une jeune femme proche de notre époque !

Sophie-Charlotte naît en Bavière, fille du duc de Bavière, Max Joseph Wittelsbach, et de Ludovica, la sœur de Louis I^{er}. Elle est l'avant-dernière d'une fratrie nombreuse. L'éducation reçue par ces enfants a été pour le moins originale, désespérant parfois les précepteurs en poste. La nature, les saisons, les animaux revêtaient une grande place dans l'apprentissage de la vie et la rigueur des études était parfois reléguée au second plan. Sophie-Charlotte manifeste dès son enfance une aptitude particulière pour ce qui est spirituel, mais, là encore, l'enseignement rigoureux laissait la place à l'émotion et à la sensibilité à travers les chants, les décorations de Noël ou de Pâques, en s'attachant

peu à l'enracinement de la foi. Les frères et sœurs s'entendent très bien, jouent ensemble, les grands s'occupant des plus petits avec beaucoup d'affection.

Mais la tribu grandit et Ludovica songe de plus en plus à marier ses enfants. Pour elle, il est primordial que ses filles fassent de « beaux mariages ». Contre toute attente, la première à partir fut Élisabeth ; des tractations avaient eu lieu pour unir la fille aînée, Hélène, à François-Joseph, mais celui-ci lui préféra Élisabeth et le mariage eut lieu en 1854. En quatre ans, trois autres mariages sont célébrés et Sophie-Charlotte, se trouvant sans ses sœurs pour jouer avec elle, se réfugie en Dieu, dessine et joue du piano.

Quelques années passent et la voilà, elle aussi, en âge de se marier et d'épouser le prince choisi par sa maman. Mais elle est rétive et ne veut qu'un mariage d'amour. Se présente alors le roi Louis II de Bavière, fils de Louis I^{er}, le neveu de Ludovica. Il est jeune (il a vingt ans), il est romantique, fantasque, et voue à Élisabeth sa cousine une vénération iconique, ce qui rend ambigüe sa relation avec Sophie-Charlotte. Contre toute attente, ce roi fantasque semble s'attacher à elle.

Les jeunes fiancés ont en commun le même amour de Wagner et elle prête une oreille attentive à ce roi désespéré par la séparation d'avec son ami. Ils écoutent ensemble de l'opéra et Louis appelle Sophie « Éliisa », du nom de l'héroïne de *Lohengrin*. Cependant, malgré cet intérêt commun pour la musique wagnérienne, Louis manifeste des signes de faiblesse et d'angoisse, repoussant sans cesse la date du mariage, au point de faire subir à la jeune femme humiliations et vexations dans le monde sans pitié des cours. Les lettres échangées entre eux manifestent plus d'exaltation que d'amour et Sophie-Charlotte trouve refuge dans les bras d'un photographe collaborateur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marcel JULIEN, *Madame de Gaulle*, Stock.

Frédérique NEAU-DUFOUR, *Yvonne de Gaulle*, Fayard.

Stéphen COUBÉ, *Nos Alliés du Ciel*, Lethielleux.

Jean MATHIOT, *La France Royaume de Marie*, Saint-Joseph.

Histoire de France – Les Dirigeants. De Vercingétorix à la V^e République,
AEDIS.

Mathilde LANDERCY, *Figures de Femmes*, Médiaspaul.

Alice SCHERER, *Quelques femmes de la Bible*, Salvator.

Régine PERNOUD, *Les Saints au Moyen Âge*, Plon.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Avant-propos

Introduction

Prologue : Marie

Première partie : Les Fondatrices

1. Sainte Geneviève (420-500)
2. Sainte Clotilde (v. 475-545)
3. Sainte Radegonde (518-587)

Deuxième partie : Les Combattantes

4. Sainte Bathilde (v. 626-680)
5. Victoire de La Rochejaquelein (1772-1857)
6. Georgina Dufoix (née en 1942)

Troisième partie : Les Priantes

7. La reine Bérengère de Navarre (v. 1170-1230)
8. Élisabeth Leseur (1866-1914)
9. Ève Lavallière (1866-1929)

Quatrième partie : Les bien ou mal mariées

10. Jeanne de France (1464-1505)

11. Sophie-Charlotte, duchesse d'Alençon (1847-1897)

12. Yvonne de Gaulle (1900-1979)

Bibliographie

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis

vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :

www.editions-beatitudes.fr